



**HAL**  
open science

## Prédication patristique et prédication moderne : préfaces aux homélies cappadociennes

Matthieu Cassin

► **To cite this version:**

Matthieu Cassin. Prédication patristique et prédication moderne : préfaces aux homélies cappadociennes. *Revue Bossuet*, 2013, Supplément au n° 4, pp.41-67. halshs-00961347

**HAL Id: halshs-00961347**

**<https://shs.hal.science/halshs-00961347>**

Submitted on 19 Mar 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## PRÉDICATION PATRISTIQUE ET PRÉDICATION MODERNE : PRÉFACES AUX HOMÉLIES CAPPADOCIENNES

Une homélie de Grégoire de Nysse, intitulée *Sur la divinité du Fils et de l'Esprit et sur Abraham* et prononcée en mai 383 à Constantinople, connut trois éditions successives dans les quarante dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. En 1564, Joachim Camerarius l'ancien (1500-1574)<sup>2</sup> donna la première édition du texte grec de ce discours, avec une traduction latine<sup>3</sup> ; l'avis au lecteur, qui suit le texte et la traduction, comporte un éloge de l'action oratoire des grandes figures intellectuelles et du rôle de l'éloquence dans la bonne marche de l'Église, en particulier lorsqu'il s'agit de repousser des hérétiques. Camerarius retient, pour le domaine grec, les auteurs suivants : Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, Grégoire de Nysse et

1. Sur ce texte, voir M. Cassin, « De deitate Filii et Spiritus sancti et in Abraham », dans *Gregory of Nyssa : The Minor Treatises on Trinitarian Theology and Apollinarism. Proceedings of the 11th International Colloquium on Gregory of Nyssa (Tübingen, 17-20 September 2008)*, éd. V. H. Drecoll, M. Berghaus, (Supplements to *Vigiliae christianae* 106), Leyde, 2011, p. 277-311. Pour les trois éditions successives, leurs auteurs et les contextes qui les ont vues naître, voir M. Cassin, « Le discours *Sur la divinité du Fils et de l'Esprit* de Grégoire de Nysse : intérêt littéraire et controverse religieuse », dans *Lire les Pères de l'Église entre Renaissance et Réforme. Six contributions sur la réception de la patristique entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle*, éd. A. Villani, Paris, 2013, p. 149-173.

Je remercie Christophe Bourgeois pour ses remarques précieuses, ainsi que Simon Icard, qui a bien voulu relire lui aussi ce texte.

2. Voir la notice biographique et bibliographique de F. W. Bautz : [http://www.bbkl.de/c/camerarius\\_j.shtml](http://www.bbkl.de/c/camerarius_j.shtml). On utilisera avec précaution l'ouvrage de S. Kunkler, *Zwischen Humanismus und Reformation. Der Humanist Joachim Camerarius (1500-1574) im Wechselspiel von pädagogischem Pathos und theologischem Ethos* (Theologie, Texte und Studien 8), Hildesheim, Zürich, New York, 2000 ; voir la recension, très critique, de L. Mundt, *Wolfenbütteler Renaissance-Mitteilungen*, 24, 2002, p. 149-158. Pour un état des recherches sur l'homme et l'humaniste, voir plutôt l'introduction de L. Mundt, *Joachim Camerarius, Eclogae / Die Eklogen, mit Übersetzung und Kommentar* (NeoLatina 6), Tübingen, 2004.

3. Τοῦ ἐν ὁσίοις πατρὸς Γρηγορίου ἐπισκόπου Νύσσης λόγος δύο, εἷς περὶ θεότητος υἱοῦ καὶ πνεύματος, ἕτερος εἰς τὸ ἅγιον καὶ σωτήριον πάσχα. *Orationes duae Gregogorii [sic] episcopi Nyssae, una de Filii et Spiritus sancti Deitate, altera dicta die Paschatos, Conversae in latinum sermonem a Joachimo Camerario Pabepergensi [sic] Lipsiae In officina Voegeliana, Anno M. D. LXIII.*

Grégoire de Nazianze, Basile de Césarée et Jean Chrysostome<sup>4</sup>. Dans son Avis, l'éditeur et traducteur ne fait aucune mention du contenu du discours, qui semble donc publié comme un simple exemple de l'art oratoire chrétien ; cet Avis est d'ailleurs commun à deux discours du même auteur patristique, publiés dans le même volume, et qui n'ont aucun rapport thématique.

C'est cette édition qui a été l'occasion de l'enquête ici présentée, puisqu'elle peut laisser supposer qu'on pourrait trouver, dans le corpus défini ci-dessous, des éléments pour comprendre la place accordée aux Pères grecs, et en particulier Cappadociens, comme modèles d'une rhétorique religieuse, voire d'une rhétorique de la chaire. Pourtant, cette orientation paraît, à plus ample examen, trompeuse, puisqu'on trouve rarement des éléments plus précis que ceux qui sont présents chez Camerarius. Les motifs donnés pour expliquer ces publications sont rarement plus explicites que ceux que nous avons relevés chez Camerarius. Les deux autres éditions du même texte de Grégoire conduisent à des conclusions semblables, voire plus restrictives : en effet, la préface de l'édition et traduction que Laurent Sifanus (1510-1579) publia en 1568 porte essentiellement sur les manuscrits qu'il a utilisés et sur les circonstances de la publication, qui visait à compléter le volume d'*Opera* de Grégoire de Nysse qu'il avait donné en latin, daté de 1562<sup>5</sup>. Dans le volume de 1591, David

4. Ff. E1v-E2 : « *Non modo ut consensione generali, idest Catholicae Ecclesiae autoritate, confirmetur sententia uera atque recta de rebus diuinis, quae est ὀρθόδοξος γνώσις καὶ πίστις ἀγία, sed ut cogitatione etiam et elocutione consentanea atque bona, id est, ἐλλογίμῳ λόγῳ studii et obsequii humani celebretur, λόγος καὶ υἱὸς συναίδιος αἰδίου θεοῦ πατρός, et hoc etiam diligentiae in ipso colendo officium praestetur, secundum ipsius quoque tempore et quaque occasione uoluntatem et sententiam. Possunt enim certe et his scriptis animi, disciplina liberali percoli, cum in plurimis et multa orationis lumina emineant, et sententiarum bonitas atque splendor insit, ut neque copie, neque ornatu illa deficiantur. Quamuis istam autores laudem non affectarint, ac aliud habuerint propositum, nimirum simplicem purae doctrinae celestis expositionem. Sed hoc tamen donum et ipsum largitus est Ecclesiae suae filius Dei Dominus noster Iesus Christus per Spiritum sanctum suum, ut, cum opus esset, in hac conspiceretur etiam disertae et eruditae copiosaeque orationis pulcherrima species, cuius aliqui facultate praediti essent, ad refellendum ex aduersariis eos, qui illa excellere reliquis uellent, et solerent ostentare. Tales potissimum fuerunt apud Graecos Clemens Alexandrinus, Eusebius, Gregorii duo et Basilius, et Iohannes quoque cognomento Chrysostomus. Quod non commemoratur a me, ut de aliorum praestantia aliquid detrahatur, sed ut praedicentur merita laude eorum, quos nominauimus eximia opera, quae ad nos peruenerunt, et a me maiore assiduitate quam alia aliorum sunt pellecta. »*

5. *Theophylacti Bulgariae archiepiscopi explicationes in acta apostolorum concise ac breuiter ex Patribus collectae, Graece nunc primum editae ex Bibliotheca Clarissimi uiri Iohannis Sambuci Pannonii Tirnauiensis, cum interpretatione Latina*

Hoeschel (1556-1617) affirme vouloir améliorer le texte existant, même si le point de départ de sa préface correspond à l'objet principal du discours, à savoir l'hérésie en matière trinitaire<sup>6</sup>.

La question de départ s'élargit donc un peu et pourrait être reformulée ainsi : quels sont les motifs qui conduisent à éditer et surtout à traduire, en latin ou en langue moderne, des homélies cappadociennes, hors des grandes entreprises d'*Opera omnia* ? Pourquoi ces textes, certes brefs et de ce fait plus aisés à traiter, attirent-ils l'attention de leurs futurs traducteurs, et dans quelle optique, pour quel public et dans quel contexte ces traductions sont-elles élaborées ? Autrement dit, comment la prédication cappadocienne est-elle reçue à l'époque classique ?

Après cette entrée en matière, il convient de définir les limites données à cette enquête. Le point de vue est ici celui d'un patrologue et est défini, ce qui est sans doute une limite majeure, principalement en fonction de critères extérieurs à la période moderne. Le corpus retenu concerne les homélies conservées de trois auteurs, généralement regroupés sous le titre générique de Pères cappadociens, Basile de

*Laurentii Sifani Prunfeldii, I.V.D. His accesserunt orationes quinque diuersorum Patrum, nempe Gregorii Nysseni, Amphiloehii Iconii, Ioannis Chrysostomi, Cyrilli & Timothei Hierosolymorum presbyteri. Item Gregorii Nysseni oratio de Deitate Filii & Spiritus sancti. Eodem Laurentio Sifano interprete. Coloniae, Apud Haeredes Arnoldi Birckmanni. Anno M. D. LXVIII.* Sur ce personnage, voir la notice du *Biographisch-Bibliographisches Kirchenlexicon*, avec ample bibliographie : [http://www.bbkl.de/s/sifanus\\_l\\_r.shtml](http://www.bbkl.de/s/sifanus_l_r.shtml), ainsi que L. Böninger, « Sifanus, Laurentius », dans *Biographisches Lexikon der Ludwig-Maximilians Universität München. Teil I : Ingolstadt-Landshut 1472-1826*, éd. L. Boehm et alii (Ludovico Maximilanea 18), Berlin, 1998, p. 399-400, qui n'apporte pas d'élément supplémentaire.

6. *Oratio S. Gregorii, Episcopi Nysseni, De Filii et Spiritus sancti Deitate. e codicis m.s. Reipublicae Augustanae nitore atque integritati restituta. Studio et opera Davidis Hoeschelii* A. M. D. CXI. À la fin du volume : Augustae Vindelicorum excudebat Michael Manger. Sur le personnage, voir en particulier les deux notices de l'*Allgemeine Deutsche Biographie* ([http://www.deutsche-biographie.de/artikelADB\\_pnd118705695.htm](http://www.deutsche-biographie.de/artikelADB_pnd118705695.htm)) et de la *Neue Deutsche Biographie* ([http://www.deutsche-biographie.de/artikelNDB\\_pnd118705695.htm](http://www.deutsche-biographie.de/artikelNDB_pnd118705695.htm)), et l'étude assez fouillée qui lui est consacrée dans le volume sur les bibliothécaires d'Augsbourg (R. Schmidbauer, *Die Augsburger Stadtbibliothekare durch vier Jahrhunderte* [Abhandlungen zur Geschichte der Stadt Augsburg : Schiftenreihe des Stadtarchivs Augsburg 10], Augsburg, 1963, p. 101-112). Voir également les pages consacrées à Hoeschel et au contexte d'Augsbourg dans J.-L. Quantin, « Du Chrysostome latin au Chrysostome grec. Une histoire européenne (1588-1613) », dans *Chrysostomosbilder in 1600 Jahren. Facetten der Wirkungsgeschichte eines Kirchenvaters*, éd. M. Wallraff, R. Brändle (Arbeiten zur Kirchengeschichte 105), Berlin, New York, 2008, p. 267-346, ici p. 289-300, avec la bibliographie afférente.

Césarée (v. 329-septembre 378), son frère Grégoire de Nysse (v. 335-ap. 394) et leur ami Grégoire de Nazianze (v. 330-v. 390). La *Clavis Patrum Graecorum*<sup>7</sup> recense, pour ces trois auteurs, 51 textes de nature oratoire pour Basile (plus de nombreuses pièces inauthentiques)<sup>8</sup>, 45 discours pour Grégoire de Nazianze<sup>9</sup> et 62 textes pour Grégoire de Nysse<sup>10</sup>, auxquels il faut de nouveau ajouter des inauthentiques. Cependant, ce corpus se réduit si l'on laisse de côté les séries homilétiques qui constituent en fait des commentaires, plus ou moins suivis, sur tel ou tel livre biblique<sup>11</sup>. Les homélies inauthentiques ont également été écartées, alors même qu'elles n'ont pas forcément été considérées comme telles à l'époque moderne. On verra d'ailleurs, à propos d'une homélie de Basile dont Érasme avait contesté l'authenticité, que la critique en ce domaine peut n'être pas sans intérêt, mais apporte fort peu au domaine de la prédication.

L'objet propre de la présente étude est constitué par les préfaces et dédicaces des éditions, mais surtout des traductions, qu'elles soient latines ou en langues modernes, des homélies isolées des trois Cappadociens<sup>12</sup>. Dans les *Opera omnia*, qui ne sont pas étudiés ici, la

7. M. Geerard, F. Glorie, J. Noret, J. Desmet, *Clavis Patrum Graecorum* (Corpus Christianorum), Turnhout, 1974-2003 (5 vol., 1 Supplément et des *Addenda*) ; abrégée *CPG*.

8. *CPG* 2835 (9 homélies), 2836 (14 homélies), 2845-2866, 2868-2869, 2910, 2912-2914. Ne sont pas pris en compte les « Sermons ascétiques » (*CPG* 2888-2894), qui ont une tradition propre et sont liés au corpus des *Ascétiques* de Basile.

9. *CPG* 3010.1-45.

10. *CPG* 3147, 3157 (8 homélies), 3158 (15 homélies), 3160 (5 homélies), 3161 (8 homélies), 3168-3183, 3185-3192, 3194.

11. C'est-à-dire *CPG* 2835, 2836, 3157, 3158, 3160, 3161 ; on obtient alors les totaux suivants : Basile, 28 ; Grégoire de Nysse, 26. Pas de changement pour le corpus Grégoire de Nazianze.

12. Le repérage des livres étudiés a été fait à partir des répertoires spécialisés réalisés pour les Cappadociens : M. Altenburger, F. Mann, *Bibliographie zu Gregor von Nyssa. Editionen, Übersetzungen, Literatur*, Leyde, New York, Copenhague, Cologne, 1988 ; P. J. Fedwick, *Bibliotheca Basiliana universalis. A Study of the Manuscript Tradition of the Works of Basil of Caesarea* (Corpus christianorum), Turnhout, 1993-2004 ; des études sur les traductions latines : A. C. Way, « Gregorius Nazianzenus », dans *Catalogus translationum et commentariorum : Medieval and Renaissance Latin Translations and Commentaries. Annotated Lists and Guides*, éd. P. O. Kristeller, E. Cranz, Washington, 1971, t. 2, p. 43-192 ; H. Brown-Witcher, « Gregorius Nyssenus », dans *Catalogus translationum et commentariorum : Medieval and Renaissance Latin Translations*, éd. E. Cranz, P. O. Kristeller, Washington, 1984, t. 5, p. 1-250 ; I. Backus, *Lectures humanistes de Basile de Césarée. Traductions latines (1439-1618)* (Études augustiniennes, série Antiquité 125), Paris, 1990 ; enfin à partir d'une recherche plus empirique dans les catalogues informatisés de la BnF et de diverses bibliothèques parisiennes.

prédication est absorbée dans une masse beaucoup plus considérable et les préfaces couvrent alors des champs plus vastes, qu'il faudrait étudier comme tels<sup>13</sup>. Si les traductions latines prédominent, les traductions en langue moderne ne sont pas à négliger, dans la mesure où elles sont sans doute largement utilisées par les prédicateurs<sup>14</sup>. La période couverte déborde volontairement le champ chronologique de l'époque classique, puisque les publications étudiées vont du début du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup>. En l'état, il y a moins évolution chronologique, sauf peut-être sur un point, que disparités de motivations et de contextes ; il faudrait un échantillon plus large et mieux réparti à travers les siècles pour pouvoir proposer un diagnostic plus précis.

#### I. CONTEXTE : LES HOMÉLIES PATRISTIQUES ET LES MOYENS D'Y ACCÉDER

Le sujet ici abordé est à la fois très bien défriché et peu étudié en lui-même<sup>15</sup>. Jamais, à ma connaissance, on ne s'est affronté autrement

L'échantillon retenu ne prétend pas à l'exhaustivité, mais il devrait être suffisamment étendu pour que les conclusions en soient probantes.

13. Il faudrait sans doute compléter l'enquête dans le cas des *Discours* de Grégoire de Nazianze, dont le rassemblement a pu donner lieu à des commentaires de type rhétorique, au contraire des *Opera* des deux autres auteurs, où les sermons ne sont pas la pièce principale ou du moins unique.

14. Voir par exemple ce que suggère M.-A. Calvet-Sébasti, « La traduction française des Pères grecs », dans *Les Pères de l'Église au XVII<sup>e</sup> siècle. Actes du colloque de Lyon, 2-5 octobre 1991*, éd. B. Meunier, E. Bury, Paris, 1993, p. 337-354, ici p. 339 : « Contrairement à ce que laisse supposer la "simplicité" qui le définit, ce public [celui des traductions en langues modernes] est surtout celui des ecclésiastiques et des religieux qui trouvent de plus en plus dans la lecture en français des Pères de l'Église une aide à la prédication et à la méditation ; mais il est aussi celui des laïcs désireux de s'instruire. »

15. On signalera en particulier l'étude magistrale de J.-L. Quantin, *Le Catholicisme classique et les Pères de l'Église. Un retour aux sources (1669-1713)* (Études augustinienne, série Moyen-Âge et Temps modernes 33), Paris, 1999, ainsi que plusieurs études dans *Les Pères de l'Église au XVII<sup>e</sup> siècle. Actes du colloque de Lyon, 2-5 octobre 1991*, éd. B. Meunier, E. Bury, Paris, 1993 ; on pourra aussi se reporter aux éléments rassemblés par S. Icard, « Saint Jean Chrysostome : un modèle d'exégèse pour la prédication classique ? », *Revue Bossuet* 2, 2011, p. 89-103, ainsi que id., « Exégèse et prédication : le modèle patristique dans les réflexions sur l'éloquence sacrée à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle », dans J.-P. Gay, Ch.-O. Sticker-Metral (éds.), *Les Métamorphoses de la théologie*, Paris, 2012, p. 69-84 (je remercie Simon Icard qui m'a amicalement communiqué cet article avant sa parution ; on y trouvera en particulier une étude transversale du modèle patristique de l'orateur chrétien, à partir de sources qui sont souvent complémentaires de celles qui sont utilisées ici).

qu'en passant au rôle joué par les Cappadociens dans les conceptions de la prédication moderne ; il ne semble pas non plus que l'apport des éditions et traductions des auteurs patristiques dans les débats sur l'éloquence de la chaire à l'âge classique ait été étudié de manière significative. La perspective inverse, au contraire, a été plus souvent retenue : quel matériau patristique tel auteur moderne, par exemple Bossuet, a-t-il pu utiliser et de quelle manière ? On s'attachera ici, au contraire, à étudier le témoignage donné par ceux qui ont édité et surtout traduit les auteurs patristiques, en l'occurrence Cappadociens, sur les conceptions contemporaines de l'éloquence sacrée.

### 1. *Augustin, Chrysostome et les autres*

Le premier point à évoquer, avant d'entrer dans l'étude des homélies cappadociennes proprement dites, concerne l'absence de pertinence du corpus retenu. Pour étudier la question de la prédication patristique et de la prédication classique, il serait en effet plus simple, en apparence du moins, de choisir d'autres auteurs, en particulier Augustin, du côté latin, et Chrysostome, pour le domaine grec. Ce sont en effet les Pères les plus cités, et ceux qui sont le plus souvent pris comme modèles oratoires. Voici ce que dit par exemple Bossuet :

Pour les Pères, je voudrais joindre ensemble saint Augustin et saint Chrysostome. L'un élève l'esprit aux grandes et subtiles considérations, et l'autre le ramène et le mesure à la capacité du peuple. [...] Dans saint Augustin, [on trouvera] toute la doctrine, dans saint Chrysostome, l'exhortation, l'incrèpation, la vigueur, la manière de traiter les exemples de l'Écriture, et d'en faire valoir tous les mots et toutes les circonstances <sup>16</sup>.

La domination est même peut-être plus écrasante encore pour Chrysostome du côté grec que pour Augustin du côté latin, comme le montrent les relevés effectués par J.-L. Quantin à propos des sermons prêchés aux Carêmes de 1686 et 1688 par le père Jean Soanen, oratorien <sup>17</sup> : Chrysostome représente à lui seul 90% des références aux

16. *Sur le style et la lecture des Pères de l'Église pour former un orateur*, dans Bossuet, *Œuvres oratoires*, éd. Lebarq, Urbain et Levesque, Paris, Desclée de Brouwer, 1914-1926, 7 vol. ; ici, t. VII, p. 18 (première publication de ce texte en 1855).

17. J.-L. Quantin, *Le Catholicisme classique et les Pères...* (cité n. 15), p. 449-450. Voir également p. 450-451, pour quelques remarques sur l'usage spécialisé de tel ou tel Père, par exemple de Grégoire de Nazianze pour les avis aux Princes chez Bossuet.

Pères grecs, quand Augustin ne réunit que 53% des références latines. Cependant, dans la mesure où les études sur les éditions et traductions des textes patristiques sont encore loin d'être complètes, il était peu prudent d'aborder d'emblée le maquis chrysostomien, presque infini<sup>18</sup> ; c'est donc un domaine moins vaste, mais significatif, qui a été retenu, celui des Cappadociens, qui sont les seconds en gloire, après Chrysostome, dans le domaine de la prédication grecque. Grégoire de Nazianze fut même considéré comme le nouveau Démosthène, le Démosthène chrétien, et des exemples pris à ses discours remplacent d'ailleurs parfois, dans les manuels de rhétorique byzantins, ceux qui étaient pris auparavant à Démosthène<sup>19</sup>.

## 2. Outils pour accéder aux Pères

Après ces préliminaires, il convient d'envisager les principaux moyens par lesquels les prédicateurs de l'époque moderne ont pu avoir accès aux homélies des Cappadociens. En effet, outre les éditions et traductions isolées, qui seront étudiées dans la deuxième partie, et une fois écartés, à titre préalable, les recueils d'*Opera omnia*, d'autres types de publication doivent cependant être pris en compte.

### a. *Bibliothecæ Patrum*

On pense en premier lieu, et ce tout particulièrement pour les homélies, aux *Bibliothecæ Patrum*, qui, après plusieurs tentatives en milieu germanique, trouvent leur commencement véritable avec Marguerin de la Bigne, qui publie sa première édition en 1575<sup>20</sup>. Dès

18. Voir cependant l'étude très détaillée de J.-L. Quantin, « Du Chrysostome latin... » (cité n. 6), pour les différentes tentatives d'*Opera omnia* de Chrysostome.

19. Voir par exemple G. Bady, « Les figures du Théologien : les citations de Grégoire de Nazianze dans les manuels byzantins de figures rhétoriques », dans *Studia nazianzenica II*, éd. A. Schmidt (CCSG 73, Corpus Nazianzenum 24), Turnhout, 2010, p. 257-322 ; C. Castelli, « L'esemplartà retorica di Gregorio di Nazianzo : spunti per una riflessione », dans *Approches de la troisième sophistique. Hommages à Jacques Schamp*, éd. E. Amato (Latomus 296), Bruxelles, 2006, p. 63-79.

20. Pour l'histoire des *Bibliothecæ Patrum*, voir en particulier P. Petitmengin, « Les patrologies avant Migne », dans *Migne et le renouveau des études patristiques. Actes du colloque de Saint-Flour, 7-8 juillet 1975*, éd. A. Mandouze, J. Fouilheron (Théologie historique 66), Paris, 1985, p. 15-38 ; id., « Deux "Bibliothèques" de la Contre-Réforme : la *Panoplie* du Père Torres et la *Bibliotheca Sanctorum Patrum* », dans *The Uses of Greek and Latin. Historical Essays*, éd. A. C. Dionisotti, A. Grafton, J. Kraye (Warburg Institutes Surveys and Texts 16), Londres, 1988, p. 127-153 ; voir également M. Engammare, « La constitution des *Bibliothecæ*



l'époque moderne, des dépouillements systématiques de ces divers recueils ont été réalisés<sup>21</sup> ; la consultation de telle ou telle de ces tables confirme ce que pouvait laisser supposer ce qu'on sait de leur contenu privilégié (textes d'auteurs mineurs, chaînes exégétiques, petits textes isolés, etc.) ; les homélies cappadociennes n'y sont pas présentes. En outre, ces recueils fournissent peu de matériaux pour justifier le choix des textes, même si les premières tentatives, en particulier germaniques, proposaient un classement thématique, qui pouvait indiquer qu'ils avaient été conçus pour les prédicateurs ou les théologiens.

#### b. Recueils de citations et d'extraits

Plus intéressants sont les recueils de citations, qui sont en lien direct avec la pratique classique de la prédication, où les citations patristiques sont largement utilisées, tant au titre de l'embellissement rhétorique qu'à celui de preuve théologique. Comme le rappelle Jean-Louis Quantin, « il suffit, aussi bien, de feuilleter quelques sermons classiques dans les éditions pour constater que les citations patristiques en constituent, avec les citations bibliques et à peu près comme la division en deux ou trois points et l'*Ave Maria* du commencement, une véritable contrainte rhétorique »<sup>22</sup>. De ce fait, très tôt, outre les sermonnaires et autres recueils de canevas destinés aux prédicateurs, ont été réalisés des recueils de citations patristiques, généralement classés par thème, et qui sont très nombreux. Certains sont même élaborés à partir d'un seul auteur, comme le célèbre *Tertullianus praedicans*, par le père Vivien, récollet, en six volumes<sup>23</sup>. Le choix est dans ce cas motivé par l'appréciation portée sur le style de l'auteur, qui est considéré comme particulièrement adapté aux citations et maximes, comme l'indique par exemple Bossuet : « Comme l'usage veut qu'on cite quelques sentences, c'est-à-dire *accuratius aut elegantius dictata*,

*Patrum* (1575-1677) vue à travers le corpus des commentaires du Cantique des cantiques », dans *Les Pères de l'Église au XVII<sup>e</sup> siècle. Actes du colloque de Lyon, 2-5 octobre 1991*, éd. B. Meunier, E. Bury, Paris, 1993, p. 53-67.

21. En particulier, Th. D. Ittig, *De Bibliothecis et catenis patrum variisque veterum scriptorum ecclesiasticorum collectionibus... tractatus...*, Lipsiae, sumptibus haered. F. Lankisii, 1707.

22. J.-L. Quantin, *Le Catholicisme classique et les Pères...* (cité n. 15), p. 437.

23. *Tertullianus praedicans, et supra quamlibet materiam ordine alphabetico dispositam, sex ad minus conciones formans... cum duplici indice concionum scilicet et materiarum, auctore R.P. Michaelae Vivien...*, Paris, chez E. Couterot, 1679-1681. Sur cet ouvrage, voir les rapides remarques de J.-L. Quantin, *Le catholicisme classique et les Pères...* (cité n. 15), p. 441.

Tertullien en fournit beaucoup. Seulement il faut prendre garde que les beaux endroits sont fort communs<sup>24</sup>. »

Toutefois, de tels recueils correspondent à un usage des textes patristiques qui n'est pas avant tout celui d'un modèle de prédication mais celui d'une autorité, littéraire ou théologique, utile pour illustrer et soutenir son propos, comme le souligne Jean-Louis Quantin : « Il faut donc, pour bien comprendre la place des Pères dans le sermon classique, envisager celui-ci comme un produit de la théologie plutôt que comme une œuvre littéraire. On pourrait même établir un parallèle assez poussé, les différences de genre, de circonstances et de public mises à part, entre le prédicateur qui cherche à convaincre son auditoire et le théologien qui veut prouver son point<sup>25</sup>. » En outre, les homélies cappadociennes ne sont que peu présentes dans ces recueils, loin derrière les textes d'Augustin ou de Chrysostome.

On trouve cependant, dans des ouvrages dont le thème est plus spécialement moral, quelques textes choisis dans les homélies les plus directement liées à ces thématiques, particulièrement bien représentées chez les trois Cappadociens : par exemple, dans le célèbre recueil de l'*Aumosne Chrestienne* d'Antoine Le Maistre, qui ne cite pas moins de six homélies cappadociennes<sup>26</sup>. On en rencontre aussi dans d'autres recueils, comme l'anonyme *Idée de la morale chrétienne tirée des paroles des Pères de l'Église* publié en 1676<sup>27</sup> : si les *Ascétiques* de Basile sont mis à contribution, plusieurs de ses homélies sont aussi utilisées ; des extraits de trois discours ainsi que de poèmes de Grégoire de Nazianze sont présents, tandis que les textes de Grégoire de Nysse qui sont repris ne relèvent pas du genre homilétique mais se rattachent plutôt au domaine ascétique et spirituel (*Vie de Moïse* et *Vie de Macrine*). Un peu plus tard, les recueils du duc de

24. J.-B. Bossuet, *Sur le style...* (cité n. 16), p. 19.

25. J.-L. Quantin, *Le Catholicisme classique et les Pères...* (cité n. 15), p. 448.

26. A. Le Maistre, *L'Aumosne chrestienne, ou la Tradition de l'Eglise, touchant la charité envers les pauvres. Recueillie des Escritures divines, & des saints Peres grecs & latins...*, Paris, chez la veuve Martin Durand et Jean le Mire, 1651, 2 vol. Sur le texte, voir J.-L. Quantin, *Le Catholicisme classique et les Pères...* (cité n. 15), p. 207-208. Basile de Césarée : *Hom. in illud : Destruam horrea mea* (CPG 2850), *Hom. in diuites* (CPG 2851), *Hom. dicta tempore famis et siccitatis* (CPG 2852); Grégoire de Nazianze, *Or. 14 (De pauperum amore)* et *Or. 18 (In Gregorium patrem)*; Grégoire de Nysse : *In illud : Quatenus uni...* (CPG 3170), mais aussi la *Vie de Macrine* (CPG 3166), dont le texte était bien connu à Port-Royal, comme le montre la traduction de Robert Arnauld d'Andilly, dans les *Vies des saints Pères des déserts...*, 1647-1653 (éd. de 1688, t. 3, p. 157-202).

27. *Idée de la Morale Chrétienne, tirée des propres paroles des Pères de l'Église*, Paris, J. Couterot, 1676.

Luynes sont beaucoup plus riches et diversifiés<sup>28</sup>. Pour Basile, par exemple, sont cités des extraits de l'*Hexaemeron*, de presque toutes les homélies authentiques sur les Psaumes, mais aussi de plusieurs homélies diverses, qu'elles aient un thème moral ou soient des panégyriques de martyrs. Sur les 45 discours de Grégoire de Nazianze, 30 sont cités, de même que 7 homélies isolées de Grégoire de Nysse, que leur sujet soit moral ou liturgique, parmi des textes nombreux de cet auteur.

Une étude plus approfondie de ces recueils, qui prendrait en compte leurs liens de dépendance, pourrait fournir des éléments pour mieux mesurer la diffusion, au sein d'un public plus large que les seuls lecteurs des éditions grecques ou traductions latines, des références et exemples patristiques dans la culture religieuse. Elle devrait alors être couplée avec une étude de plusieurs corpus de sermons, afin d'évaluer dans quelle mesure ces recueils étaient utilisés par les prédicateurs, ou par tel ou tel prédicateur. Il serait aussi intéressant d'identifier les éditions utilisées pour composer ces recueils, et les éventuelles traductions. Le travail à accomplir est vaste mais pourrait donner un éclairage nouveau sur des pratiques qui seraient aujourd'hui classées dans le domaine de la diffusion des connaissances et qui permettent l'articulation entre recherches savantes et public plus large.

### c. Manuels de lecture ou de prédication

Les *Artes praedicandi* pourraient encore apporter des éléments importants pour la question qui nous occupe ; ils relèvent cependant d'une approche radicalement différente, puisque leur rapport avec les textes patristiques n'est que second et indirect.

On n'en évoquera brièvement que quelques aspects, en les reliant aux manuels de lecture des Pères, afin de mettre en évidence certains éléments fondamentaux. J'ai déjà mentionné et cité, bien qu'il ne soit pas le premier dans l'ordre chronologique, le petit traité de Bossuet *Sur le style et la lecture des écrivains et des Pères de l'Église pour former un orateur*, sans doute composé vers 1670, mais qui n'a été publié qu'en 1855 ; son influence a donc forcément été réduite à un cercle très étroit, mais il est pourtant significatif d'un état d'esprit général. Augustin et Chrysostome y prédominent, les Cappadociens en sont presque totalement absents, sauf Grégoire de Nazianze, rapidement cité car ses discours sont « très propre[s] à relever le style »<sup>29</sup>.

28. Louis-Charles d'Albert de Luynes, *Sentences et instructions chrestiennes, tirées des anciens Pères de l'Église... par le sieur de Laval*, Paris, P. Le Petit, 1680. 2 vol.

29. J.-B. Bossuet, *Sur le style...*, cité *supra* n. 16, p. 20.

D'autres œuvres qui concernent directement la lecture des Pères, comme celles qui sont liées à la querelle des études monastiques, ne traitent pas vraiment de la prédication et si on y trouve des programmes de lecture, ils ne visent pas au premier chef les prédicateurs.

Plus intéressant à ce point de vue est cependant l'ouvrage, publié anonymement, de Bonaventure d'Argonne, *Traité de la lecture des Pères de l'Église ou méthode pour les lire utilement*<sup>30</sup>. Le livre fait une place réelle, mais secondaire, à la lecture des Pères en vue de se former à la prédication : on trouve ainsi, dans la quatrième partie, au chapitre 15, le titre « Que ceux qui se sont nourris de la substance des Pères de l'Église, ont un grand avantage pour instruire les peuples par la Prédication. » Toutefois, ce développement vient en position bien secondaire, après d'autres chapitres qui évoquent les avantages de la connaissance des Pères pour l'édition des textes, leur commentaire, leur traduction, l'éducation de la jeunesse, l'explication de l'Écriture, la théologie, l'histoire ecclésiastique ; la liste ne comporte qu'une seule entrée après la prédication, qui concerne alors le métier d'homme de lettres. La connaissance des Pères ne semble que bien peu apporter au prédicateur, d'après l'auteur.

Or la présentation que donne le Père Bonaventure est étrangement biaisée, en fonction d'une orientation sur laquelle il convient maintenant de s'arrêter davantage : les Pères sont présentés comme un modèle de prédication, qui est ainsi défini :

Anciennement ces discours qui couloient de source, et sans tant de préparatifs, servoient comme de Commentaire à l'Épître ou à l'Évangile du jour. On expliquoit les choses de la Foy, sans les trop presser ; ainsi abandonnant les grandes difficultez et les sujets de disputes et de controverses, on s'étendoit avec onction sur la Morale chrétienne et sur la pratique des vertus<sup>31</sup>.

Or une telle vision, si elle n'est pas sans fondement dans la prédication patristique, ne correspond proprement qu'aux homélies chrysostomiennes, et encore seulement à celles dont l'objet principal est un commentaire de l'Écriture, avec la division traditionnelle et reconnue dès l'Antiquité entre une partie exégétique et une partie d'exhortation morale, les ἠθικά, qui ont même parfois été recueillies à part. L'auteur

30. *Traité de la lecture des Pères de l'Église, ou Méthode pour les lire utilement, divisé en deux parties*, Paris, J. Couterot et L. Guérin, 1688. Sur cet ouvrage, voir en particulier M. Alexandre, « De la lecture et de l'étude des Pères de l'Église : Rancé, Bonaventure d'Argonne, Mabillon », dans *Les Pères de l'Église au XVII<sup>e</sup> siècle. Actes du colloque de Lyon, 2-5 octobre 1991*, éd. B. Meunier, E. Bury, Paris, 1993, p. 297-335.

31. Les références sont à l'édition de Paris, L. Guérin, 1697 : p. 606-607.

se réfère d'ailleurs explicitement au modèle chrysostomien dans les pages qui suivent et propose à partir de ce témoignage patristique une organisation du sermon (p. 613-615). Si Basile de Césarée est mentionné dans le même chapitre, il est cependant rapidement écarté, du fait d'un style qui ne serait pas adapté à la prédication populaire :

On y réussira, si l'on s'accoutume à vivre et à parler comme eux, si l'on se remplit de leurs idées et de leur doctrine, si on étudie et si l'on s'imprime leur caractère à force de lire leurs Ouvrages, surtout les Homélies de saint Chrysostome, et entre autres celles qu'il composa à Antioche, n'étant encore que Prêtre. Car quoy que l'on trouve dans saint Basile quelque chose de plus fini, et qui tient d'avantage de la pureté d'Athènes, néanmoins le style de saint Chrysostome étant Asiatique, semble plus propre à instruire le peuple devant qui il est bon de s'étendre dans l'explication des vérités chrétiennes, si l'on veut les lui faire goûter avec fruit et plaisir <sup>32</sup>.

Les classifications rhétoriques utilisées ici, avec l'opposition traditionnelle entre asianisme et atticisme, ont une longue histoire ; elles ont le mérite d'être suffisamment larges pour pouvoir être appliquées sans trop de difficulté, et permettent également de retenir ou d'écarter tel ou tel orateur, au gré des préférences personnelles ou des sensibilités diverses. Le cadre proposé par le père Bonaventure est cependant relativement clair ; il semble toutefois moins s'inspirer d'un modèle patristique, que convoquer celui-ci pour justifier une position élaborée dans un contexte théorique et historique tout à fait différent. Les auteurs patristiques qui sont utilisés ici comme références paraissent moins constituer des modèles que des autorités et des marqueurs, pour un débat résolument contemporain.

#### d. Sermon ou homélie ?

Les remarques de Bonaventure d'Argonne, qui portent sur l'organisation de la matière et la structuration du prêche nous introduisent à une dernière approche, qui est assez étroitement liée à la question évoquée par le chartreux : y a-t-il, à la période moderne, un modèle patristique de prédication, et si oui, les théoriciens ou les prédicateurs estiment-ils bon de le conserver, ou au moins de le transposer, dans la prédication contemporaine ?

Deux pièces particulièrement célèbres dans ce débat sont sans conteste la préface de la traduction des *Sermons* d'Augustin par Philippe Goibaud du Bois, volume paru en 1694, et la réponse d'Antoine Arnauld, *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*,

32. *Ibid.*, p. 613.

publiée à titre posthume en 1695<sup>33</sup>. Ce débat sur la nature et les formes de la prédication trouve ses références obligées dans la prédication antique, dans la mesure où l'époque patristique, voire apostolique, reste la référence privilégiée d'une époque et d'une démarche théologique marquées par le primitivisme. Toutefois, les discussions générales sur la place de la rhétorique sont redoublées par un élément spécifique au sein des controverses sur la nature de la prédication, qui concerne la forme propre à ce genre oratoire et radicalise en deux positions extrêmes une pratique toujours plus nuancée : doit-il s'agir d'un sermon ordonné par points et bâti en fonction d'exigences rhétoriques externes, ou au contraire d'une homélie qui ne ferait que suivre le texte biblique ?

Le débat ne se réduit pas, cependant, à ces deux textes majeurs, qui ne font pas directement mention des Cappadociens : on trouve par exemple chez Olivier Desbords des Doires, oratorien puis séculier, une analyse subtile qui reconnaît à la forme de l'homélie une autorité patristique : le dégoût de l'éloquence pompeuse et artificielle a conduit, pour instruire les peuples, à « substituer en la place de ces discours réguliers des explications familières de l'Écriture que l'on appelle communément Homélies. On a soutenu ce sentiment par diverses raisons, et on n'a pas manqué de l'appuyer de l'exemple des Pères de l'Église, qui n'instruisoient guère les fidèles qu'en cette manière »<sup>34</sup>. La réponse ne se fait cependant pas attendre :

L'exemple des Pères que l'on allègue en faveur de l'homélie est d'un grand poids, je l'avoue. Mais c'est dommage que cet exemple n'est pas allégué avec assez de sincérité, ou de lumière. Car en premier lieu, il n'est pas vrai que ces saints Personnages n'ayent jamais prêché que des homélies. Il y a grande apparence que ceux qui le disent si hardiment n'ont guères lu leurs Écrits ; car pour peu qu'ils les eussent parcourus, ils y auroient trouvé des Sermons aussi suivis, et aussi réguliers, que ceux qu'on fait dans notre siècle. Qu'ils lisent les Discours Théologiques de S. Grégoire de Nazianze, et ils verront qu'il n'y a rien de plus juste, de plus lié, et de plus méthodique que ces discours. Ils seront forcez d'avouer qu'ils ressemblent si fort à ces grands Sermons d'aujourd'hui, qu'ils appellent des Pièces par une mauvaise plaisanterie, qu'ils n'oseront plus dire, comme ils font si souvent, que les Pères n'ont jamais prêché de Pièces.

33. On trouvera l'édition et l'analyse des deux textes dans T. M. Carr, *Antoine Arnauld, Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs (1695), et Philippe Goibaut du Bois, Avertissement en tête de sa traduction des sermons de Saint Augustin (1694)* (Textes littéraires français), Genève, 1992 ; voir également l'étude de J.-L. Quantin, *Le Catholicisme classique et les Pères...* (cité n. 15), p. 467-470.

34. *De la Meilleure manière de prêcher, par le sieur\*\*\* [l'abbé Olivier Desbords Des Doires]*, Paris, J. Boudot, 1700, p. 73.

Il est vrai que l'on trouve dans les Ouvrages des Pères beaucoup d'instructions, qui ont le nom d'Homélies, mais parmi ces Instructions mêmes il y en a un grand nombre qui ont incomparablement plus de rapport avec les Sermons suivis et réguliers que l'on fait communément, qu'avec ces Discours rompus et familiers que l'on veut mettre en leur place. Qu'est-ce que la plupart des Homélies de S. Chrysostome au peuple d'Antioche ? ne sont-ce pas de véritables Sermons, aussi bien pour la forme que pour la substance ? car le nom ne fait rien à la chose. Plusieurs de ces Homélies n'ont-elles pas l'unité du sujet, comme nos Prédications ? Ne contiennent-elles pas assez souvent l'éclaircissement d'un seul Point de Morale, ou l'explication d'un seul passage de l'Écriture ? Témoin la première de ces Homélies. Saint Chrysostome n'y traite, comme nos Prédicateurs, que d'une seule matière, sçavoir des afflictions que Dieu envoie aux gens de bien. Il ne prend, comme eux, pour texte qu'un seul passage de l'Écriture, qu'il développe dans toute la suite de son Discours<sup>35</sup>.

On notera que, si les autres exemples patristiques dans l'ouvrage sont principalement pris à Augustin ou Ambroise, ce sont ici deux Pères grecs, l'inévitable Chrysostome et Grégoire de Nazianze, qui sont cités comme témoins de la présence d'une forme structurée et rhétorique de prédication à l'époque patristique. Grégoire de Nazianze présente un exemple apparemment incontesté de sermon, tandis que Chrysostome fournit une arme paradoxale, puisqu'il était généralement utilisé par les tenants de l'homélie comme l'un de leurs exemples les plus révélateurs et qu'il permet au contraire à notre auteur de montrer que, sous le nom d'homélie, on trouve même chez les Pères des prédications structurées comme des sermons.

On verra que la discussion réapparaît aussi dans les préfaces de certaines traductions d'homélies cappadociennes.

## II. POURQUOI ÉDITER ET TRADUIRE DES HOMÉLIES DES CAPPADOCIENS ?

Si l'ensemble des analyses proposées jusqu'ici, menées à partir de sources extérieures au paratexte des homélies cappadociennes, a directement porté sur la prédication, on va voir que, lorsqu'on étudie le contenu des préfaces, dédicaces et avis au lecteur d'éditions et de traductions d'homélies cappadociennes, la prédication, voire la rhétorique, y occupent une place fort restreinte, pour ne pas dire moins encore, sauf dans quelques formulations assez générales et rarement analytiques sur la valeur rhétorique de ces textes et, plus généralement, de ces auteurs.

35. *Ibid.*, p. 81-85.

Faute de pouvoir situer chaque édition ou traduction dans son contexte immédiat, chronologique, littéraire et confessionnel, les remarques sont groupées de manière thématique. Pour qu'une telle typologie soit tout à fait valable, cependant, il faudrait la mener en parallèle avec une étude plus large des structures et des lieux obligés des préfaces et dédicaces d'éditions de textes patristiques, ou plus largement antiques, à cette période. À l'intérieur de chaque thème, les publications seront présentées en ordre généralement chronologique.

### *1. Rhétorique sacrée*

Dans ces textes, les références qui concernent le plus directement le sujet de la prédication sont généralement constituées par des mentions relativement vagues ; ces dernières se rapportent à la valeur en termes de rhétorique sacrée – c'est-à-dire d'une formulation éloquente de la foi – qu'ont les textes édités et traduits. En cela, ils ne se distinguent sans doute pas beaucoup de bien d'autres éditions et traductions de textes patristiques. On relèvera cependant les plus significatifs.

Dans la préface à sa traduction française des sermons de Basile publiée en 1580, Christophe Hébrard de Saint-Sulpice présente ainsi les raisons de son œuvre<sup>36</sup> :

Voyant doncques la misère de notre siècle si grande que tout est tant corrompu qu'il y a bien affaire à trouver des hommes deuëment qualifiez pour annoncer la parolle de vérité : nonobstant que Dieu ne s'est point laissé sans tesmoignage : et que de tout temps et mesmes en cest aage, Dieu nous a fait ceste grace en la France et en maintes autres nations de susciter plusieurs grands prédicateurs et doctes théologiens, desquels l'Église catholique reçoit grand ornement et grand fruit. Dequoy je puis dire par expres, Madame, que nous nous ressentons grandement en cestuy vostre pays de Quercy, depuis que monsieur de Cahors est nostre Evesque, pour le bon zelle qu'il a que le troupeau que Dieu luy a commis, soit nourri de la pasture coeleste de la parolle de Dieu, n'espargnant nuls frais pour avoir à Cahors des Docteurs de la sainte faculté de théologie des plus renommez de la France<sup>37</sup>. J'ai néanmoins aux mesmes fins choysi S. Basile le grand Archevesque de Caesarée, auquel les plus doctes et les plus éloquens qui se puissent trouver pour le jourd'huy cederoyent (à mon advis) et en doctrine et en grand' éloquence et en sainteté de vie. Attendu que pour plusieurs et grandes considérations les pères anciens luy ont deféré ce surnom de

36. *Les Sermons de saint Basile le Grand... traduits du grec en françois par Christophe Hebrard de Saint-Suplice [sic]...*, Paris, J. de Heuqueville, 1580.

37. L'évêque de Cahors est alors Antoine Hébrard de Saint-Sulpice (évêque de 1577 à 1600), proche parent du traducteur.



grand. Et Théodoret Evesque de Cyre en la région de Syrie, l'appelle *la lumière de toute la terre*. (Theo. Hist. lib. 4 c. 19). Estant donques S. Basile auther bien digne de foy pour porter la parolle de vérité : et qui mérite à bonnes enseignes d'estre ouy et receu, non seulement en sa langue grecque pleine de grande splendeur, mais aussi en la langue François, qui ne s'en trouvera que plus enrichie. Afin que noz François ne demeurassent plus longuement privez d'un tel thresor de sapience et eloquence vrayment Chrestienne et divine, j'en ay traduit du Grec douze de ses sermons. Estimant que toute personne qui viendra les lire ou les ouyr, estant aucunement espris de l'amour et de la crainte de Dieu, ne s'en ira point sans fruyt ni sans consolation. (ff. aiiv-aiiii)

Ici, cependant, se mêlent étroitement la question de la rhétorique sacrée, d'une part, et celle des querelles doctrinales, en particulier de l'arrière-plan des guerres de Religion. En effet, le choix des sermons d'un prédicateur éloquent est aussitôt placé dans le cadre des controverses religieuses ; ce n'est toutefois pas le seul motif et l'édification des chrétiens confiés au ministère presbytéral et épiscopal est également au cœur des motivations avancées par le traducteur, ce qui rejoint précisément les motivations de l'évêque de Cahors d'alors, son parent, qui met en œuvre les décrets tridentins. On notera d'ailleurs que ce texte fait ressortir de manière explicite le lien qui est fait par les contemporains entre retour aux sources, éloquence sacrée, et réforme de l'Église.

Citons également l'allusion rapide au rôle de modèle oratoire antique accordé aux sermons patristiques, dans la dédicace à la traduction latine des homélies sur le jeûne de Basile par Pietro Galesini ; les homélies basiliennes sont présentées au Pape comme un modèle de prédication<sup>38</sup> :

En effet, de même que pour les autres questions très importantes, qui concernent la gloire de Dieu ou la splendeur de l'Église, tu as l'habitude de donner des homélies pleines de sagesse : tu trouves ainsi bientôt une occasion de parler du jeûne, tu rehausse ces discours par de grands éloges, et tu les combles d'érudition et de piété.

Dans l'introduction des traducteurs des sermons basilien de 1691, on retrouve l'allusion rapide faite en 1580 à la problématique de la

38. *S. Basilii Magni... Conciones II de jejunio, P. Galesinio... interprete...*, Romae, ex typ. Vaticana, 1587. « *Nam ut de ceteris omnibus grauissimis rebus, quae ad gloriam Dei, aut ad Ecclesiae splendorem attinent, sermones sapientissime instituere soles : ita proxime occasionem nactus dicendi de ieunio, illas conciones maxime ornasti laudibus, et eruditione, et pietate cumulatis* » (ff. A2v-A3).

traduction, et à la force que supposent des textes qui ne perdraient rien à ce processus<sup>39</sup> :

Rien ne fait davantage connaître l'excellence des sermons des anciens, que la beauté qu'ils conservent étant traduits en notre langue. Puisqu'après tant de siècles ils ont encore assez d'agrément pour attirer l'estime et l'admiration de tout le monde : quelle grace, quelle force ne devaient-ils point avoir, étant prononcés dans leur Langue naturelle par ces grands Hommes de l'Antiquité ? Il est vrai que tous les Pères n'ont pas également réussi en ce genre. Mais personne ne doute que Saint Basile ne soit un de ceux qui y ont le plus excellé en toutes sortes de manières. Ses discours, dit un célèbre auteur de notre siècle (Du Pin, *Bibliot. Eccles.* T. 2, I, 586-587), qui a porté un jugement très sain des Auteurs Ecclésiastiques, ne sont point vuides de pensées et remplis de mots, comme la plupart de ceux des orateurs (p. 3-4).

Cette thématique de la grandeur rhétorique des Anciens, sans cesse reprise, s'articule parfois avec une référence explicite aux questions de forme de la prédication moderne, ou tout au moins avec une justification des écarts éventuels entre le goût moderne et la forme littéraire ancienne à l'aide des méthodes de composition antique, comme dans la préface d'Angelo Maria Ricci à sa traduction de sermons basiliens, parue en 1732<sup>40</sup> :

Je reconnais qu'on ne remarque pas dans ces homélies cette ramification et cette trame élaborées qu'on reconnaît dans les discours très

39. *Sermons de saint Basile le Grand... avec les sermons de saint Astère... traduits du grec* [trad. N. Fontaine et J.-B. Morvan de Bellegarde], Paris, A. Pralard, 1691.

40. *Omeliie scelte di S. Basilio Magno, tradotte dal greco nell' idioma toscano da Angiol Maria Ricci... colle quali comparisce alla luce un omelia greca di S. Andrea Cretense... dal medesimo latinamente tradotta...*, Firenze, B. Paperini, 1732. « *Accordo però, che non si osserva in queste Omelie quella artificiosa diramazione, ed orditura, che nelle Orazioni elaboratissime di Demostene si ravvisa; ma tale appunto esser dovea a chi bene vuol giudicare il carattere delle Omelie, le quali o si diceano da' santi Padri estemporaneamente (come per esempio quelle di S. Cirillo Gerosolimitano oltre ogni credere bellissime, appellate perciò αὐτοσχεδιαστῆσαι, cioè dette, per valermi della parola nostra familiare, a braccia, e non distese avanti con istudiata dicitura) o si componeano senza belletto ed orpello d'artificio, che gli ascoltanti insospettisce, ed il peso scema della verità. Quindi è, che talvolta alcuna delle medesime cose dette di sopra si vede in esse ripetuta, il che per avventura fa desiderare a' più dilicati e schizzinosi leggitori una maggiore accuratezza. Sebbene a chi esami sottilmente la cosa, non apparirà sempre quella ripetizione disutile e superflua, ma adoperata per ordinario o a maggiormente inculcare alcuno importante sentimento e precetto, o ad alcun nuovo fine dal sacro dicitore inteso* » (ff. ✠†1v-✠†2). Je remercie Flavia Ruani pour son aide dans la traduction de ce passage.

raffinés de Démosthène ; mais il fallait qu'il en soit ainsi pour qui veut juger comme il faut du caractère de ces homélies, lesquelles étaient prononcées par les saints Pères de façon improvisée (comme celles de s. Cyrille de Jérusalem, belles au-delà de tout entendement, qui sont de ce fait appelées *αὐτοσχεδιαστῆσαι*, c'est-à-dire, pour utiliser notre expression familière, « en improvisant », et non pas composées d'avance avec une formulation recherchée) ou bien étaient composées sans frivolités ni parures élaborées, qui éveillent les soupçons des auditeurs et affaiblissent le poids de la vérité. Ainsi, parfois, il se trouve qu'une chose qui vient d'être dite soit répétée, ce qui peut faire désirer aux lecteurs les plus délicats et les plus difficiles un plus grand soin. Cependant, à qui l'examine attentivement, cette répétition ne semblera pas inutile ni superflue, mais employée à dessein, soit pour mieux inculquer un sentiment ou un précepte important, soit pour tout autre but voulu par l'orateur sacré.

Les éloges de la forme rhétorique débouchent régulièrement sur un éloge plus large de l'homme d'Église qu'est l'auteur, homme accompli et chrétien complet. À ce stade, la rhétorique est presque totalement fondue dans les louanges générales adressées au Père de l'Église envisagé, discours qui n'est absolument plus caractéristique. On en trouve un bon exemple dans la préface d'Athanase Auger à sa traduction basilienne de 1788<sup>41</sup> :

Basile n'est pas un des moins distingués de ces illustres personnages : des connaissances variées, un sens profond, une diction brillante à-la-fois et solide, une dialectique vive et triomphante, une vertu austère et rigide, que tempérerait une gaieté décente et douce, une âme forte et active, qui, se rendant maîtresse d'un corps languissant et faible, portait ses regards hors de la sphère qu'elle était chargée de mettre en mouvement, s'occupait des intérêts de toute l'église, de chaque église en particulier, de chacun des fidèles, de chacun de ses amis ; en un mot, une grande science, un grand caractère, de grandes vertus, de grands talents, ont mérité à Basile, le surnom de Grand parmi les hommes de son siècle, et lui ont assuré ce titre dans les générations suivantes (p. VII-VIII.).

Ce type de remarques se fonde parfois dans un continuum qui inclut rhétorique et savoir, ou plutôt sagesse. Les homélies patristiques sont alors retenues comme une formulation persuasive de la foi, comme un bien-dire des vérités chrétiennes. Si l'on quitte un instant l'axe chronologique, on en trouve un exemple assez net dans une préface de Pier

<sup>41</sup> Basile de Césarée, *Homélies et Lettres choisies...*, trad. Athanase Auger, Paris, 1788.

Francesco Zini à sa traduction, publiée en 1550, des homélies sur les pauvres de Grégoire de Nysse et de Grégoire de Nazianze<sup>42</sup> :

J'ai jugé qu'il fallait lire en entier l'un des auteurs chrétiens, pour pouvoir, par cette lecture, arracher et extirper de mon âme toute l'impiété que j'aurais pu tirer de l'œuvre des profanes, avant qu'elle n'y pousse trop profondément ses racines. Aussi ai-je choisi, de préférence à tout autre, celui que saint Jérôme se glorifie d'avoir eu pour maître, j'entends Grégoire de Nazianze, ce Théologien si saint et si éloquent : par ses discours remarquables et parfaitement divins s'élèveraient et s'affermiraient dans la vraie piété et la vraie foi, non seulement mon âme, mais encore mon talent oratoire qui, étant chez moi faible et limité, s'était à peu près tari à compulsor les écrivains barbares que j'avais eus à lire par nécessité, au cours du programme d'études que j'avais mis en place.

Le portrait qui se dégage de ces textes liminaires correspond étroitement à celui du prédicateur que trace la Réforme catholique : un homme saint, éloquent et de droite doctrine. À ce titre, les figures patristiques sont réutilisées comme un modèle qui bénéficie de la caution que leur confèrent leur ancienneté et leur proximité avec les origines de l'Église, en même temps que de leur aura de prédicateur. Toutefois, ces portraits patristiques ne sont pas particulièrement caractérisés : les traits propres à Basile ou à l'un ou l'autre Grégoire n'apparaissent pas nettement, qu'il s'agisse de tendances rhétoriques ou simplement doctrinales ou pastorales. Les Cappadociens semblent fondus dans un modèle plus vaste, celui du prédicateur patristique, au même titre – mais peut-être à un moindre degré – qu'un Chrysostome ou un Augustin, sans que les traducteurs cherchent à en préciser les traits.

42. *D. Gregorii Nazanzeni... de Pauperibus amandis et benignitate complectendis oratio, Petro Francisco Zino... interprete. D. Gregorii, Nyssae pontificis... in idem argumentum orationes duae... eodem interprete, Padova, 1550.* Pour ce personnage, voir *infra* n. 46. « *Aliquem mihi ex scriptoribus sacris perlegendum censui : ut eius lectione siquid forte impietatis ex profanorum uoluminibus haussem, ex animo, antequam altius radices ageret, depellerem et extirparem. Quamobrem ex omnibus eum mihi potissimum delegi, quem D. Hieronymus se habuisse praeceptorem gloria-tur, Gregorium uidelicet Nazanzenum Theologum illum sanctissimum et eloquentissimum ; cuius praestantibus ac plane diuinis orationibus non solum in uera pietate ac fide animum meum instrui et confirmari, uerumetiam facultatem orationis, quae cum in me admodum tenuis exiguaeque esset, peruoluendis barbaris authoribus, qui mihi in ea ratione studiorum, quam institui, necessario legendi fuerant, propemodum exaruerat* » (f. 2). Je remercie François Ploton-Nicollet pour son aide précieuse dans la traduction des citations latines successives.

## 2. *Homélie ou sermon, ou quelle rhétorique pour la chaire ?*

Au milieu de ces mentions d'une rhétorique chrétienne dont les Pères constitueraient des exemples supérieurs, du fait de leur Antiquité, à tout auteur moderne, on rencontre dans quelques préfaces, plutôt tardives, et essentiellement de traductions françaises dans l'échantillon examiné, des échos très nets du débat sur la nature du sermon moderne et son lien avec les modèles patristiques, et en particulier de la discussion évoquée plus haut sur l'ordonnement de la matière, selon l'opposition un peu caricaturale, mais pratique, de l'homélie libre et du sermon structuré.

Ainsi, dans la préface à sa traduction d'un discours de Grégoire de Nazianze publiée en 1747, Louis Troya d'Assigny propose l'ouvrage en question, et plus largement la prédication patristique, comme un modèle accompli qui réunit la force du sermon structuré et la simplicité d'une rhétorique dépouillée mais efficace<sup>43</sup>.

Enfin ce qu'on y peut encore remarquer, et qui sera fort du goût de notre siècle, c'est l'ordre, l'œconomie, l'enchaînement des preuves, la suite des raisonnemens, et l'attention extrême de l'auteur à ne jamais perdre de vue son sujet. Il s'y est renfermé avec une précision et une justesse d'esprit infinie. Il l'approfondit, il l'épuise. Il y parle encore aujourd'hui aux différens Pasteurs de toutes les Églises, et il ne dit rien après tant de siècles qui ne les intéresse tous, et qui ne convienne à tous. De sorte que si les Théologiens les plus éloquens et les plus profonds avoient à traiter aujourd'hui la matière, ils ne sçauraient, pour réussir parfaitement, s'y prendre autrement que le fait le saint Docteur (p. xxxii-xxxiii).

C'est là que certaines personnes qui se sont faites de fausses idées de la prédication de ces vérités, et qui pensent que l'éloquence doit être bannie de la Chaire, reviendroient de leurs préjugés. C'est là enfin que ceux qui se disposent au ministère de la divine parole, et qui sont souvent peu capables d'aller à la source, faute de bien entendre l'original, apprendroient sur de fidèles copies, à nourrir de bonne heure leur esprit au grand et au vrai sublime, aussi bien qu'à la vertu, et à la piété.

Dès lors on verroit disparaître de la Chaire cette éloquence, qui n'est qu'ornée, que fleurie, propre seulement pour la parade et pour la montre, où tout brille et rien ne frappe ; tout éblouit, tout enchante un moment l'imagination, et rien ne fait impression sur le cœur, rien n'est capable de sauver un pécheur prêt à périr, et de le réveiller, lorsque, sur le bord du précipice il s'endort dans une malheureuse sécurité.

43. *Discours de S. Grégoire de Nazianze sur l'excellence du sacerdoce et les devoirs des pasteurs, avec des remarques critiques sur le texte... et les sentiments des autres saints Pères sur les mêmes points*, trad. Louis Troya d'Assigny, Paris, P.-N. Lottin et J.-H. Butard, 1747, 2 vol.

On y verroit au contraire régner cette éloquence simple, naturelle, véhémence, et propre à humilier l'orgueil de l'esprit et du cœur humain, où l'Orateur rempli des sentimens qu'il veut inspirer aux autres, s'oublie lui-même, ne s'embarrasse point qu'on l'admire, se propose uniquement le salut de ceux qui l'écoutent, et n'a en vue que de convaincre, que de toucher, que de convertir (p. XXXIV-XXXVI).

Les développements les plus explicites se rencontrent toutefois dans la préface d'Athanase Auger à sa traduction des homélies et lettres de Basile<sup>44</sup>. Cependant, l'auteur reprend en fait largement ses positions antérieures, présentées dans la préface à sa traduction de Chrysostome parue en 1785. De nouveau, les Cappadociens n'interviennent que de manière seconde dans un débat où c'est Jean Chrysostome qui occupe la place principale dans le domaine grec.

Sa marche [celle de Basile], ainsi que celle de saint Jean Chrysostome, est libre et facile, n'est point assujettie à cette froide méthode que tous nos prédicateurs suivent dans leurs sermons. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit à la tête de saint Jean Chrysostome sur la méthode oratoire<sup>45</sup> ; je me contenterai de faire des vœux avec nos bons esprits, pour que les prédicateurs de la parole sainte, au lieu de faire de leurs discours de longs traités de morale, s'appliquent à développer une vérité simple, une seule réflexion édifiante, à commenter avec fruit un beau passage de l'écriture. J'ai remarqué dans l'orateur de Césarée le même défaut que dans celui d'Antioche ; ils sont trop curieux l'un et l'autre de parure et d'ornement, de tableaux agréables et de descriptions fleuries. Quoiqu'ils aient un bien meilleur goût que les pères latins, et qu'en général le langage chez eux soit presque aussi beau que chez les anciens Grecs, il faut convenir cependant qu'ils n'ont pas la sage sobriété de Démosthène, d'Eschine, ni d'Isocrate en qui néanmoins quelques-uns trouvent un peu trop de recherche, ni même du célèbre orateur de Rome à qui ses contemporains reprochaient un peu de luxe asiatique. Je renvoie encore ici aux réflexions que j'ai faites là-dessus dans le discours préliminaire pour le saint Jean Chrysostome. Je me contenterai de remarquer, comme alors, que c'était probablement le vice du siècle, siècle des rhéteurs et des sophistes. Saint Basile nous en offre une preuve convaincante. Ses lettres, qu'il écrivait en suivant son impulsion naturelle, sans se prêter au goût de son temps, ne présentent nulle part, ou du moins fort rarement, le défaut dont nous parlons. Elles ont été admirées avec justice par tous les connaisseurs comme des chefs-d'œuvre (p. XXXVI-XXXVII).

44. Basile de Césarée, *Homélies et Lettres choisies...*, trad. Athanase Auger, Paris, 1788.

45. Jean Chrysostome, *Homélies, discours et lettres choisies...*, trad. Athanase Auger, Paris, 1785. 4 vol. (voir en particulier p. LXVIII-LXIX).

Le commentaire de l'auteur sur les lettres basiliennes offre un bel exemple de déformation des perspectives due à l'ignorance des genres littéraires antiques et de leurs règles : en effet, le type d'élaboration rhétorique requis dans une lettre est radicalement différent de celui d'un discours. C'est cette différence qui explique la divergence relevée par Athanase Auger. Un tel élément rappelle, s'il en était besoin, l'influence des préoccupations et des idées du temps sur l'interprétation et la réception des textes antiques.

Ces témoignages, sans être isolés, sont néanmoins assez tardifs ; ils interviennent en outre uniquement en lien avec des traductions françaises. Ces deux points tendent à montrer que la réflexion sur cette question n'est pas née d'abord dans le cadre des traductions d'homélies cappadociennes, mais qu'elle y a bien plutôt été transposée a posteriori. À partir d'un certain moment, qui resterait à définir précisément, les traducteurs en langue moderne d'homélies patristiques prennent position dans le débat sur la nature du sermon moderne et les possibilités, réelles ou incantatoires, d'une application d'un modèle primitif ; une telle approche s'intègre en outre dans l'évolution plus large de la réflexion sur la nature de l'éloquence, d'une manière qui resterait à préciser. Il est probable que ces différents débats ont soutenu l'activité de traduction des homélies patristiques grecques ; cependant, les traductions ne sont ni la source de ces débats, ni leur conséquence.

### 3. *Des homélies sociales*

Un deuxième grand thème, après la rhétorique, est présent dans les pièces liminaires liées aux homélies cappadociennes : il s'agit du service des pauvres et, plus largement, de la charité. Le sujet est particulièrement important dans la mesure où trois homélies de Grégoire de Nysse – dont deux seulement ont connu une ample diffusion à l'époque classique – un discours de Grégoire de Nazianze et plusieurs homélies de Basile en traitent directement et ont été traduites à plusieurs reprises du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. On a même l'exemple d'un volume regroupant les deux homélies nysséennes et le discours de Grégoire de Nazianze, qui fait explicitement référence à leur contenu. En outre, œuvre de Pier Francesco Zini, cette traduction de 1550 se place dans la mouvance du premier patron de Zini, Gian Matteo Giberti (1495-1543), évêque de Vérone, réformateur de l'Église, y compris dans le domaine du souci des faibles et des pauvres – mais aussi dans un mouvement de retour à l'Écriture et aux Pères contre la scolastique<sup>46</sup>. Les deux dédicaces, dont

46. Sur Zini traducteur et le contexte de son travail, voir L. Bossina, E. V. Maltese, « Dal '500 al Migne. Prime ricerche su Pier Francesco Zini (1520-1580) », dans *I Padri*

l'une a déjà été citée plus haut à propos de la rhétorique sacrée, font explicitement référence au rôle de ces discours patristiques dans l'émulation pour la charité. Dans chacun de ces deux textes, le traducteur met en évidence le rôle parénétique de ces homélies patristiques pour le destinataire moderne.

On trouve déjà, en 1539, un exemple de ce type, avec la publication d'une traduction du *Discours sur l'amour des pauvres* (Or. 14) de Grégoire de Nazianze, par Sébastien Gryphe (1493-1556)<sup>47</sup>, sous le titre *De la cure, et nourrissement des Pauvres, Sermon du Benoist saint Gregoire Nazanzene, surnomme par excellence Theologien*, à Lyon. Or cette traduction, étudiée par Nathalie Zemon Davis en 1967<sup>48</sup>, est directement liée à la mise en place à Lyon en 1534 de l'Aumône générale, institution municipale destinée au soulagement des pauvres. Si le traducteur du grec n'est pas identifié (ce pourrait être Jean de Vauzelles), le cadre de cette publication est assez clair : la traduction française du sermon s'insère dans l'entreprise de publicité liée à l'Aumône générale de Lyon, afin de favoriser la récolte de fonds et l'engagement au sein de la bourgeoisie cultivée locale. La prédication patristique vient donc redoubler les efforts des modernes et leur fournit à la fois la caution de l'Église primitive dans ce souci renouvelé des pauvres, et l'appui d'une rhétorique efficace. Sans préface ni dédicace, cette publication se révèle pourtant d'un grand intérêt pour comprendre les fonctions des éditions et traductions d'homélies cappadociennes à l'époque moderne.

#### 4. Hérétiques anciens et modernes

Le dernier point abordé concerne un aspect bien connu de l'érudition patristique à l'époque classique, le rapport à l'hérésie et aux controverses religieuses ; je m'y attarderai peu, dans la mesure justement où il a été déjà amplement étudié<sup>49</sup>. En effet, une part essentielle

*sotto il torchio : le edizioni dell'Antichità cristiana nei secoli XV-XVI : atti del Convegno di studi, Certosa del Galluzzo, Firenze, 25-26 giugno 1999*, éd. M. Cortesi (Millenio medievale 35, atti di convegni 10), Tavarnuzze, 2002, p. 217-287.

47. Sur cet éditeur lyonnais, voir R. Mouren (éd.), *Quid novi ? Sébastien Gryphe à l'occasion du 450<sup>e</sup> anniversaire de sa mort. Actes du colloque, 23 au 25 novembre 2006, Lyon-Villeurbanne, Bibliothèque municipale de Lyon, Enssib, Villeurbanne, 2008.*

48. N. Zemon Davis, « Gregory Nazianzen in the Service of Humanist Social Reform », *Renaissance Quarterly* 20, 1967, p. 455-464.

49. Voir en ce sens les remarques de J.-L. Quantin, « Les jésuites et l'érudition anglicane », *XVII<sup>e</sup> siècle* 237, 2007, p. 691-711 : « Après avoir parcouru cinquante ans de rapports entre érudits jésuites et anglicans, est-il besoin de discuter la thèse



de l'érudition patristique n'est à aucun moment déconnectée des querelles doctrinales du moment, qu'il s'agisse de puiser des arguments dans les traités patristiques, ou simplement de refaire ce qu'un membre du parti adverse avait déjà fait, mais de manière supposée biaisée, comme l'a montré Jean-Louis Quantin à propos des éditions d'*Opera* de Chrysostome<sup>50</sup>. On en trouve un exemple dans la dédicace à Sixte Quint de l'édition de Pietro Galesini des homélies sur le jeûne de Basile (1587), déjà citée<sup>51</sup> :

Mais il y en a une autre, à savoir qu'Érasme, non seulement mauvais traducteur, mais encore, comme c'est l'habitude des hérétiques, ennemi de la vérité, a refusé à cet illustre docteur la paternité de certains livres et, catégoriquement, celle du second discours sur le jeûne, dont le style, a priori peu différent du sien, démontre avec vraisemblance et nécessité que Basile en est l'auteur, n'est-ce pas ? Que dis-je ? elle est rédigée avec tant de grâce et d'élégance que c'est en lui, en lui seul et en aucun autre que l'on en reconnaît l'auteur.

L'adversaire ici visé est Érasme, qui dans ses édition et traduction de 1530 et 1532, avait contesté l'authenticité de la deuxième homélie, pour des raisons principalement stylistiques. Au-delà de la question

selon laquelle, entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, les jésuites seraient passés tout droit d'un usage polémique des Pères à une démarche philologique, "à un échange amical et à une collaboration confiante avec des érudits des autres confessions" ? (citation de H. J. Sieben, « Von der Kontroverstheologie zur Zusammenarbeit in der Res publica literaria (1546-1643). Jesuitenpatristik von Petrus Canisius bis Fronton du Duc », dans *Petrus Canisius SJ (1521-1597). Humanist und Europäer*, éd. R. Berndt, [Erudiri sapientia : Studien zum Mittelalter und zu seiner Rezeptionsgeschichte 1], Berlin, 2000, p. 169-201, ici p. 171) Le schéma est séduisant pour des patrologues d'aujourd'hui – rassurant, même, pour des jésuites d'après Vatican II. On en aura assez dit quand on aura relevé que le modèle supposé de cette mutation n'est autre que Fronton du Duc... Il est vrai que celui-ci, tout comme Montagu ou Young, inscrivait explicitement ses relations transconfessionnelles dans le cadre de la République des Lettres. Mais les antagonismes n'en disparaissaient pas pour autant. Seule une représentation naïvement irénique de la République des Lettres peut ignorer le rôle structurel qu'y tinrent les controverses, et pas seulement religieuses » (p. 708-709).

50. J.-L. Quantin, « Du Chrysostome latin... » (cité n. 6).

51. « *Sed alia est etiam, quod ille non modo malus interpres, sed ueri opugnator Erasmus, quemadmodum moris haereticorum est, tam praeclari doctoris libros quosdam negauit, praeciseque alteram de ieiunio concionem : cuius scriptorem, nempe Basilium, probabiliter, necessarioque demonstrat stylus, a priori non dissimilis. Immo uero ea ita belle eleganterque contexta est, ut illum ipsum unum agnoscamus eius auctorem, alium praetera neminem* » (ff. A3v-A4).

d'authenticité, le traducteur poursuit par un parallèle entre hérétiques anciens et modernes<sup>52</sup> :

Pourtant, même de nos jours où le poignard des hérésies demeure planté dans les entrailles de certaines provinces, on ne manque pas non plus d'hérétiques ariens pour considérer que le jeûne est un choix, alors qu'il est à la fois prescrit par les lois divine, apostolique et ecclésiastique. On trouve contre eux le seul Basile qui, en héros invincible, combat brillamment, avec ces discours pour armes. C'est pourquoi il n'était pas non plus étranger à la raison d'État de lancer en pleine lumière comme des flèches ces discours d'un défenseur si grand et si vaillant, en particulier au nom de Votre Sainteté, à qui je promets le renfort supplémentaire de sentinelles plus grandes.

Il s'agit ici clairement d'une patristique de combat. Dans un registre un peu différent, lorsque les homélies ne cadrent pas avec la doctrine d'un parti, elles ne sont pas à l'abri de tentatives de déformations. Ainsi, Simon Sten (vers 1540-1619), dans sa traduction de l'homélie de Basile sur les quarante martyrs de Sébaste, suppose, lorsqu'il rencontre une mention de l'intercession des saints, une interpolation tardive due à des moines anthropolâtres, qui auraient déformé la pure doctrine de Basile en une position inacceptable pour ce protestant<sup>53</sup> :

Cette homélie est pleine d'enseignements et de consolations. Il y a toutefois été fait par des moines idolâtres, à ce que l'on peut raisonnablement croire, certains ajouts encourageant quelque peu l'*anthropolâtrie*, qui s'insinua peu après, et toutefois sans la moindre cohérence avec le sujet, si bien que n'importe qui, à l'exception des Jésuites,

52. « *Verum enimvero non desunt his etiam temporibus, quibus haeresum sica in quarundam prouinciarum uisceribus fixa inhaeret, Ariani item haeretici, qui ieiunium, lege uel diuina, uel apostolica, uel ecclesiastica indictum, liberum opinentur. Est contra istos unus Basilius, tamquam inuictus heros, qui egregie pugnat harum concionum quasi armis. Itaque non alienum item fuit rationibus publicis, in lucem tanti tamque fortis defensoris, conciones has tamquam tela emittere, nomine praesertim Sanctitatis tuae : cui reliqua maiorum uigiliarum praesidia polliceor* » (f. A4r-v).

53. *Homilia Basilii Magni in quadraginta milites martyrii coronam adeptos Licinii tempore in urbe Armeniae Sebastia, in latinum sermonem conversa a Simone Stenio...*, Heidelbergae, impensis J. Rosae, 1614. « *Homilia ista plena est doctrinae et consolationis. Inserta tamen quaedam, ut credi par est, ab idololatricis Monachis, ἀνθρωπολατρείαν quae paulo post irrepsit, nonnihil confirmantia, cum narratione tamen plane non cohaerentia, ut quiuis, exceptis Iesuitis, attentius legens, animaduertere possit, temere haec inculcata fuisse. Neque enim in mentem uenit sanctissimis illis uiris honorem Soli Deo debitum ad homines transferre et seruos Domino aequare* » (p. 4-5).

pourra, par une lecture assez attentive, se rendre compte que cela a été inséré là sans réflexion. C'est en effet qu'il n'est pas venu à l'esprit de ces hommes si saints d'attribuer aux hommes un honneur dû à Dieu seul ni de rendre des esclaves égaux à leur Seigneur.

En outre, ce passage s'insère dans un long développement consacré à l'exemple des martyrs pour les fidèles d'aujourd'hui, ce qui replace directement l'homélie dans le contexte religieux contemporain, et en particulier dans celui des luttes religieuses<sup>54</sup> :

Parmi ces myriades, si nombreuses, de gens profanes, athées, impurs, parmi les hurlements de la foule et le vacarme des armes, parmi le sang et les villes prises d'assaut, ces jeunes gens si vaillants ont nourri et préservé leur piété et leur foi, mieux que, de nos jours, beaucoup de chrétiens, engendrés et éduqués par des chrétiens dans la paix la plus profonde et dont une bonne part ne comprennent guère ce qu'est le christianisme. Quelques-uns, même s'ils ont appris la vérité, chancellent pourtant, dès qu'ils encourent un risque en la confessant, au moindre bruissement de changements à venir et se tournent « *vers le bord qui se porte bien* », comme on le lit chez Aristophane, ou, comme le dit notre cher Basile, « *vers le parti fort, en piétinant ceux de leurs amis qui sont faibles, mais en servant les puissants* ».

On trouve un autre exemple de ce parallèle entre les hérétiques passés et présents dans la traduction de Pirckheimer des deux discours contre Julien de Grégoire de Nazianze (1528)<sup>55</sup>, et bien d'autres encore.

54 « *Inter tot profanorum, atheorum, impurorum hominum Myriadas, inter turbarum clangorem et armorum strepitum, inter caedes et urbium expugnationes fortissimi hi iuvenes pietatem fidemque et aluerunt et conseruarunt melius, quam multi hoc tempore inter Christianos et a Christianis in altissima pace nati et educati, quorum bona pars, quid Christianismus sit, non intelligunt; nonnulli etsi ueritatem didicerunt, ingruente tamen confessionis periculo, ad quemuis secuturae mutationis rumusculum uacillant, et se conuertunt πρὸς τὸν εὖ πράττοντα τοῖχον (Aristophane, Grenouilles, 537), ut est apud Aristophanem, uel ut loquitur noster Basilius πρὸς τὸ δυνατὸν μέρος τοὺς μὲν ἀσθενούντας τῶν φίλων καταπατοῦντες, θεραπεύοντες δὲ τοὺς κρατοῦντας (cf. Basile de Césarée, Ep. 226, 2) » (p. 3-4). Les deux citations sont en grec dans le texte. Le début du passage peut être rapproché, comme me le signale François Ploton-Nicollet, d'un texte de Sénèque, *De constantia sapientis*, 2, 6, qui est ici clairement démarqué.*

55. *Beati Gregorii Nazianzeni theologi orationes duae Iulianum Caesarem infamia notantes Bilibaldo Pirckheimero Caesareo Consiliario interprete* [Norimbergae per Fridericum Arthemisium] M.D.XXVIII.

En conclusion, on rappellera que cette étude n'est qu'une exploration, souvent tâtonnante, qui a sans doute laissé de côté des continents inaperçus, du fait de l'angle patristique choisi pour aborder un dossier moderne et des limites du corpus étudié. Malgré le contenu souvent elliptique de ces préfaces, du fait même de la codification et de la ritualisation de ces pièces, on peut se demander si une publication complète de tels textes ne pourrait pas, malgré tout, permettre d'acquérir une vue d'ensemble qui fait ici défaut. Un répertoire des textes préfaciels aux éditions et traductions de textes patristiques grecs permettrait peut-être de mieux appréhender les continuités, mais aussi les ruptures et les changements, tout en les mettant en lien avec le contexte historique, religieux et littéraire qui les a vus naître. En attendant un tel outil de travail, on peut cependant noter que, au vu de l'enquête partielle ici présentée, la rhétorique sacrée n'occupe qu'une place seconde, voire secondaire, dans ces textes, et lorsqu'elle apparaît, c'est sous une forme stéréotypée qui se contente de rappeler l'exemplarité des Anciens, sauf dans quelques traductions du XVIII<sup>e</sup> siècle où les controverses sur la nature de la prédication apparaissent ou transparaissent, de manière plus ou moins manifeste. Cependant, au-delà de ces éloges et même de ces références directes aux débats contemporains, il resterait à mesurer l'influence réelle de ces textes sur les prédicateurs modernes : quels livres étaient présents dans leurs bibliothèques, qu'ont-ils lu et annoté, quels recueils de citations utilisaient-ils, quels filtres une éventuelle influence des auteurs chrétiens de langue grecque empruntait-elle pour rejoindre tel ou tel ? On voit que ce rapide parcours ne peut faire figure que de mise en bouche pour des études plus approfondies et moins sommaires. Si l'examen des éditions et traductions patristiques elles-mêmes est encore loin d'être achevé, leur influence réelle hors des milieux strictement érudits est plus malaisée encore à mesurer.

MATTHIEU CASSIN

*Matthieu Cassin, ancien élève de l'École normale supérieure (Ulm), agrégé de lettres classiques et docteur en études grecques, est chargé de recherche à l'Institut de recherche et d'histoire des textes (CNRS, UPR 841). Il a publié récemment L'Écriture de la controverse chez Grégoire de Nyssse. Polémique littéraire et exégèse dans le « Contre Eunome » (Études augustiniennes, série Antiquité 193), Paris 2012.*